

809. - R. M. G. à A. G.

Bagnoles, 20 juin 48

Bien cher ami, je trouve l'article de Mauriac¹ fort touchant. Insondable naïveté d'avoir attendu jusqu'à ce jour pour désespérer de votre conversion!... Il est gentil de l'avouer. Son désespoir est ingénu, et authentique. Non moins sincère que son affection, — sensible entre les lignes, plus encore que lorsqu'il l'exprime — et qui s'avère solide, *puisque'elle* résiste à cette ultime déception. Jusqu'ici, cette affection, dont il a souvent donné des témoignages publics (ce qui n'est pas incompatible, bien au contraire, avec les coups de patte hostiles et irrités dont il vous a, souvent aussi, gratifié), pouvait être suspectée; on ne savait pas trop la part qu'y jouait son secret espoir de vous accueillir un jour dans la « famille chrétienne ». Mais, aujourd'hui qu'il sent que la partie est définitivement perdue, et qu'il n'a plus rien à ménager, on ne peut plus douter du tendre attachement qu'il vous garde, malgré tout. S'il prie pour vous, c'est certainement avec un sentiment tout autre que Claudel!

Je n'ai pas vos pages sous les yeux. Le numéro de *La Table ronde* ne m'est pas encore parvenu. Je suis curieux de les relire à loisir.

Ici, ma saison est plus aquatique qu'il ne faudrait. Ces pluies quotidiennes, cette humidité stagnante, ont déclenché une crise de rhumatismes qui vient de me tenir deux jours au lit, sans bains; ce qui a interrompu très malencontreusement ma cure, et en retarde un peu l'issue. Moins somnolent à la suite de cet arrêt, j'en ai profité pour lire un tas de revues laissées de côté ces derniers mois, notamment *Europe*, le *Mercure*, *Les Temps modernes*. Très frappé de tout ce que j'y ai trouvé d'instructif et d'enrichissant. Presque tout est à lire, et fait réfléchir. Nous avons tort de négliger cet apport mensuel. Je dis « nous », parce que je vous soupçonne de faire souvent comme moi, de vous contenter d'un coup d'œil au sommaire, et d'un vague feuilletage, à temps perdu. Cela mérite bien davantage. *Les Temps modernes*, notamment, offrent un irremplaçable témoignage contemporain, qui amène à réviser bien des jugements. La tendancieuse *Europe* aussi.

Me suis amusé aussi à traduire — à mettre en français

— le récit de Dorothee Bussy¹. Quelques pages, du moins. Délissant. Ça vaut bien la crapette... C'est une gageure de tenter une traduction sans même avoir le texte étranger sous les yeux... Je crains de faire moins une traduction qu'une « paraphrase ».

Quels sont vos projets d'été? Ce voyage avec Pierre?? Ménagez le cœur, et n'abusez pas de vos forces, malgré le brevet de jeunesse que vous décerne Mauriac. Je vous embrasse,

R. M. G.

810. - R. M. G. à A. G.

21 juin 48

Je m'amuse à vous recopier ce passage d'une lettre que je viens d'écrire à un jeune², (après lecture d'un manuscrit de 765 pages!). Il est professeur de l'Université, et il a beaucoup de dons. Il a écrit un livre robuste, savoureux, d'un style excellent, (trop touffu), où s'affronte toute une jeunesse politique contemporaine, — comme dans *L'Éducation sentimentale*. Mais, à la suite des Américains, du grand Sartre lui-même, et de tant d'autres, il y a un gros mot à chaque page, sinon deux, ou dix... Personne n'ose protester, de peur de paraître prude. Tout de même, ça devient inadmissible.

Je lui écris, après 3 pages d'éloges, de critiques, et de conseils :

« Mais je n'ai pas fini. J'ai couvé mon indignation jusqu'ici, il faut qu'elle éclate. A quel absurde besoin de scandale, de revanche contre le conformisme, cédez-vous, Monsieur X, professeur de l'Université, lorsque vous parsemez votre texte de termites ordures? Je sais bien que c'est la mode : cette vulgarité préméditée, ce retour au naturalisme dans ce qu'il avait de plus outrancier, de moins défendable, de plus bas, sera l'une des caractéristiques de notre littérature d'après la Libération. Belle « libération », en effet! Comment vous laissez-vous gagner par cette contagion? Quand vous venez me faire visite, votre langage semble très naturel, et il ne semble pas que vous vous guindiez; pourtant vous n'usez pas avec moi de

1. *Olivia* par Olivia. R.M.G. ne savait pas l'anglais. Dorothee Bussy qui avait une connaissance parfaite de la langue française fit elle-même la traduction de son livre et R.M.G. la corrigea. *Olivia* parut chez Stock en 1949 avec la mention : « traduit de l'anglais par Roger Martin du Gard et l'auteur ». Cf. Lettre 808, p. 408 et 409.

2. Roger Ikor (note de R.M.G.).

1. *Le Figaro*, 20 juin 1948. Cf. la réponse de Gide, A. Lettre 809, p. 560.

ce vocabulaire de charretier? (dont il paraîtrait, à vous lire, que vous ne pouvez vous passer?). Vous ne me parlez ni de « queue », ni de « conasse »; pas davantage de « pine au cul »; et, quelle qu'en puisse être votre secrète envie, jamais encore vous ne m'avez traité de vieux « con »... Alors? Pourquoi infliger à vos lecteurs, à vos *lectrices*, ces avalanches de grossièretés gratuites, dont vous n'oseriez pas proférer la centième partie à une table de restaurant ou dans un wagon de chemin de fer?... Ne me croyez pas bégueule; je sais aussi bien que vous le relief saisissant que peut prendre soudain, dans un livre convenablement écrit, un « merde » bien mis à sa place; ça peut être un grand effet d'art. Mais ces « cons », ces « conneries », ces « conasses » et autres gracieusetés dont vous émaillez vos dialogues avec une profusion morbide, croyez-vous que cela ait ainsi la moindre saveur, la moindre vertu évocatrice? Vous me faites penser au potache qui se croit héroïquement iconoclaste parce qu'il a lâché une incongruité en pleine classe... Ces saletés, sur lesquelles on bute presque à chaque pas, souillent en pure perte un livre robuste et sain; elles y restent collées comme une tare indélébile, dont, un jour, à juste titre, j'en suis certain, vous serez honteux et inconsolable! Comme je le suis, pour vous, aujourd'hui. »

(Mon espoir, c'est que, pour me ridiculiser auprès de ses amis, il leur fasse lire ma lettre. Il y en a, peut-être, que cela forcera à réfléchir...?) Et si je la publiais dans les « notes » de quelque revue???

811. - A. G. à R. M. G.

22 juin 48

Cher ami

C'est curieux la vertu apaisante qu'a, pour moi, déjà le seul aspect de votre écriture. Je ne pense pas être seul à éprouver cela; qui explique que tant d'êtres s'adressent à vous lorsqu'ils se sentent « dans la birinque ». ¹

Votre lettre au jeune auteur du « manuscrit de 765 pages » (oh! qu'il a bien fait de ne pas m'envoyer ça!) me ravit. Cela me rappelle le dialogue de Jarry : « Le Père V. = Eh bien, capitaine, avez-vous bien diné? — Capit. Bordure = Fort bien,

monsieur, sauf la merde. — Le père V. = Eh! la merde n'était pas mauvaise ». J'avoue qu'elle ne me déplaît pas toujours mais vous avez mille fois raison, et les dernières pages du jeune (et très sympathique) Henri Calet, dans les derniers *Cahiers de la Pléiade*, pour être moins embrennées n'en sont que meilleures. Je n'ai pas du tout eu l'occasion de suivre *Europe*; mais bien *Les Temps modernes* et *La Table ronde*, où à boire et à brouter...

Oui, j'ai été profondément ému par l'article de Mauriac et lui ai de tout cœur écrit aussitôt la lettre ci-jointe ¹.

Claude Mahias est parti pour Cabris. La petite Dame part le 30. Quant à moi j'attends ici le retour de Pierre, encore que sans trop y compter... mais où irais-je? Je vais bien; presque très bien (insomnies et cœur un peu flanchard) et serais en admirable humeur de travail, si seulement on me fichait un peu la paix.

Le *Olivia* de Dorothy Bussy, m'a paru excellent, à la relecture et valoir les soins que vous y donnerez; une manière de chef-d'œuvre; j'étais ravi, et confus de ma cécité première ². Que j'aime cette décence dans la hardiesse — et réciproquement. Il y aurait beaucoup à en dire... comme de tout lorsque je cause avec vous.

Allons! adieu, je vais me coucher : je n'en peux plus — comme tous les soirs; mais le matin, j'ai quelques bonnes heures.

Quelle drôle d'idée d'avoir des rhumatismes!

La petite Dame me dit qu'elle vient de vous écrire longuement... alors adieu.

Votre

A. G.

1. Cf. A. Lettre 809, p. 560.

2. Gide n'avait pas aimé *Olivia*. Et Dorothy Bussy avait attendu des années avant de publier son livre à Londres chez le frère de Virginia Woolf, à qui le livre est d'ailleurs dédié — (Hogarth's Press, 1949).